

## Matin d'automne 2030

Manteau, bonnet, écharpe, je suis équipée pour partir en balade. J'attrape mon sac et mon cabas avant de sortir de la maison.

L'abbaye se tient devant moi, majestueuse, de l'autre côté des champs de cultures.

C'est une belle journée d'automne qui s'annonce, idéale pour une longue promenade. L'air est un peu frais. J'enfonce mon bonnet et je me mets en marche.

Je traverse le bourg. Je longe l'école puis la mairie. La végétation est partout. Il a plu cette nuit. Je sens la douce odeur de la terre humide.

La cloche de l'église de Saint Germain sonne 10 heures alors que je descends la rue étroite qui mène à la Maladrerie.

La promenade me ravit. J'adore marcher. Mon esprit vagabonde et mon humeur est joyeuse. Je souris. Je viens d'apercevoir ma voisine, son caddie à la main. Elle revient de la micro-ferme maraîchère tout à côté d'ici, aux abords du quartier de Beaulieu. On échange quelques mots, puis on se quitte, chacune reprenant sa route.

J'arrive sur la place des commerces de la Maladrerie. Je coupe par le square et je file tout droit sur la rue du Général Moulin. Je passe devant la petite bibliothèque. Toute en transparence, elle disparaît presque derrière les grands arbres. Comme elle a fière allure depuis qu'elle a fait peau neuve.

De l'autre côté, les murs d'enceinte de la prison s'étirent tout le long de la rue.

Des joggeurs me dépassent. Ils sont de plus en plus nombreux. C'est comme si la ville leur appartenait depuis que les voitures en ont été chassées. Je les vois tourner à droite sur la rue Nicolas Oresne. Leur course est rapide, ils sont loin déjà. A leur passage, mes yeux s'arrêtent sur le centre d'animation Tandem. Son architecture est incroyable. Le bâtiment se fond véritablement dans l'environnement avec sa nouvelle ossature en bois et ses larges façades vitrées dans lesquelles se reflète le paysage alentour.

Je continue mon chemin sur la rue de Bayeux. Le quartier a comme un air de faubourg. J'aime ses larges trottoirs plantés d'arbres. Comme il est agréable de se balader en se glissant dessous.

Tout en marchant, je lis le nom des rues qui débouchent sur ma gauche. La rue des Églantiers, la rue de la Roseraie, la rue du Clos des roses. Des rues où il doit faire bon vivre. Des rues où se tiennent de part et d'autre de jolies maisons avec jardins. Elles appartiennent à un autre siècle, un siècle où la ville se construisait. On y a vécu paisiblement, longtemps, puis est venu le chaos. Alors il a fallu s'adapter et la ville a changé, tout a changé. On a débitumé, on a végétalisé, on a dépollué. On a construit autrement, bougé autrement, mangé autrement et on y est arrivé.

Je hâte le pas lorsque j'approche du boulevard Detolle : trams, vélos, trottinettes, navettes électriques circulent en tous sens. Je prends la passerelle qui enjambe les voies engazonnées du tram. Je n'ai que quelques pas à faire et là je la vois, au loin. Mon cœur s'emballe. Elle me fascine. C'est notre forêt urbaine, au milieu de la ville et du béton. Elle n'a rien encore d'une grande aujourd'hui mais un jour, dans dix ans, vingt ans, elle sera à maturité. Elle a été créée pour nous, les humains, pour nous aider à mieux vivre ici. C'est le miracle de cette nature si généreuse.

Je m'attarde un peu. Je pense à toi. Je reprends ma route.

Encore quelques mètres à parcourir et j'arrive rue Guillaume le Conquérant. Son église abbatiale Saint Étienne est le témoin de notre riche passé. Bus et vélos se partagent la voie tandis que les piétons peuvent arpenter les trottoirs en toute tranquillité. Je dépasse les commerces alimentaires alignés tout du long. Les gens s'y pressent. C'est l'heure des courses.

Je suis à quelques minutes des boutiques du centre-ville. Je vais aller y flâner et au retour je m'arrêterai chez la fleuriste. Sa boutique est comme un jardin. Dès que novembre arrive, je m'y précipite pour acheter les premières renoncules, mes fleurs préférées. Je les aime rose pâle, ce sont les plus belles.

Face à la boutique, il y avait notre terrasse où nous aimions nous poser et boire un café. Si tu revenais, tu ne la trouverais pas. Elle a disparu comme tant d'autres endroits. Il a fallu réaménager l'espace, réinventer la ville comme ils ont dit. Dommage que ce soit tombé sur notre endroit. Mais j'en ai trouvé un autre, un tout aussi charmant. À côté il y a un parterre de fleurs sauvages. Je t'y

attends. Tous les jours. Pourtant, je sais que tu ne viendras pas. Je le sais parce que tu n'es plus là. La dernière pandémie a été dévastatrice et t'a emporté. Un jour, peut-être, tout ça s'arrêtera.

**Dominique**